

Zeitschrift: Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band: 4 (1961)
Heft: 2-3

Artikel: La bibliothèque du château d'Oron
Autor: Brondel-Cuenod, Clémence / Wavre-Bovet, Catherine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-387937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CLÉMENCE BRONDEL-CUENOD (LYON) ET
CATHERINE WAVRE-BOVET (BIENNE)

LA BIBLIOTHÈQUE DU CHÂTEAU D'ORON

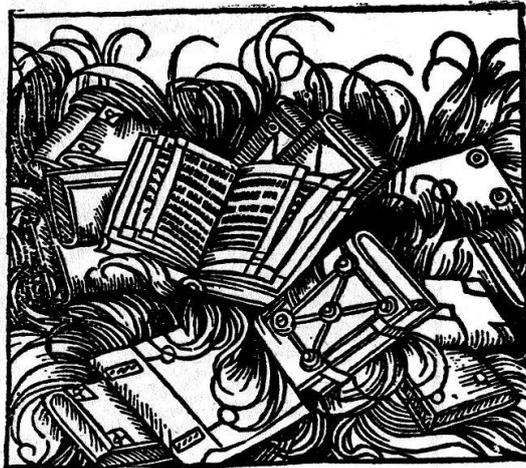
La formation de la bibliothèque du château d'Oron est assez incertaine. Grâce à l'exposé que M. Alfred Roulin fit à la Société d'histoire de la Suisse romande en 1948, nous possédons quelques renseignements précis, quant à son origine récente tout au moins.

M. Adolphe Gaiffe, bibliophile et érudit lyonnais, installa, vers 1880, ses riches collections de livres au château d'Oron dont il était propriétaire alors. L'ancienne salle des chevaliers fut jugée suffisamment vaste pour recevoir «le trop-plein de ses magnifiques collections». Les rares amateurs admis à y pénétrer en furent enchantés. Mlle Luce Herpin, connue sous le pseudonyme de Lucien Perey, fut invitée à la visiter vers 1885. «M. Adolphe Gaiffe, écrit-elle, a eu l'obligeance de nous permettre de fouiller dans ses merveilleuses bibliothèques du château d'Oron et de Paris, où l'on voit des trésors du XVI^e siècle que les plus riches bibliothèques publiques peuvent envier.» Elle cite aussi «les austères écrivains huguenots gravement revêtus de leurs robes de chagrin noir ou de maroquin de Levant de couleur sombre». Ces lignes prouvent qu'en effet les collections de M. Gaiffe devaient être remarquables. Malheureusement, ce qu'il en reste à Oron ne présente pas le même intérêt. De son vivant déjà, Adolphe Gaiffe vendit une partie de ce trésor au professeur Strœhlin de Genève. En 1904, les héritiers de M. Gaiffe firent vendre à Paris les ouvrages les plus précieux qui étaient encore à Oron.

Ce qui constitue le principal intérêt des quelque 16000 ouvrages rassemblés là, c'est que presque tous portent l'ex-libris d'un noble Polonais, le comte François Potocki. De la famille des Potocki, on sait assez peu

de choses, si ce n'est par les deux ouvrages que Lucien Perey a consacrés à la comtesse Hélène Potocka.

Né vers 1787 en Ukraine, le comte François était le fils de Vincent Potocki et de la comtesse Anna Micielska, sa seconde femme. En 1792, le comte Vincent contracta un troisième mariage, avec Hélène Massalska, princesse de Ligne. Cette grande dame polonaise avait été élevée à Paris, au cou-



Hartmann Schedel: *Chronique du monde:*
l'incendie de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie

vent de l'Abbaye-aux-Bois, par les soins de son oncle, l'évêque de Wilna. Les mémoires d'Hélène décrivent d'une façon charmante la vie des pensionnaires, leurs travaux, leurs jeux. Le caractère emporté et passionné de la petite fille se manifeste déjà dans ces récits. On la maria à l'âge de seize ans au prince Charles de Ligne, fils de Charles-Joseph de Ligne, choisi parmi d'autres prétendants à cause de l'ancienneté de sa famille et de sa situation brillante, tant aux Pays-Bas qu'à Versailles et à Vienne. Cette union ne fut pas heureuse. Deux ans après la naissance de sa fille Sidonie, la princesse

Hélène alla s'établir, seule, à Varsovie. Les relations avec la famille de Ligne, blessée de sa longue absence, s'espacèrent de plus en plus. C'est à cette époque qu'elle rencontre le comte Vincent Potocki dont elle s'éprit. Ayant appris la nouvelle de la mort de son mari, elle put épouser peu de temps après

tourmentait Hélène. Elle eut alors l'idée ingénieuse de marier François et Sidonie et de réunir ainsi les avantages d'une brillante situation dans le monde à ceux d'une grande fortune. Comme on peut bien le penser, ce projet rencontra une vive opposition, tant auprès du prince Charles-Eugène de Ligne



*Hartmann Schedel: Chronique du monde, première édition, en latin, Nuremberg 1493:
la création des oiseaux et des poissons*

le comte Vincent qui lui, avait divorcé. De ce second mariage, la princesse Hélène eut plusieurs enfants qui tous moururent jeunes. Quand elle eut perdu l'espoir d'en avoir d'autres, elle se souvint qu'elle avait une fille, et qu'elle l'avait abandonnée à ses grands-parents. Elle l'avait même déshéritée au profit du comte Potocki. L'immense fortune des Massalski devait donc passer aux mains du fils du comte Vincent, et cette idée

que de la comtesse Micielska. Enfin, après de nombreuses démarches, le mariage fut décidé; il eut lieu en 1807.

«Entre temps, la comtesse Potocka et son mari ayant pu vendre une partie de leurs vastes propriétés d'Ukraine, étaient venus se fixer à Paris. Ils y avaient acquis d'abord un bel hôtel, rue Caumartin, puis l'ancien château de Saint-Ouen où elle reçut le roi Louis XVIII en 1814, la veille de son entrée

DICTIONNAIRE en Theologie

CONTENANT
*entiere declaration des mots, phra-
ses & manieres de parler de la
saincte Escriture tant du vieil
que du nouveau Testament.*



CHEZ JEAN CRESPIN.

M. D. LX.

Dictionnaire en Theologie..., publié en 1560 chez Jean Crespin, Genève

à Paris. C'est dire que les Potocki vivaient à Paris sur un pied véritablement princier. Ils avaient à leur service vingt-cinq domes-

tiques, deux secrétaires et un intendant, et le seul entretien de leur maison leur coûtait environ 20 000 francs par mois. On sait que,

de plus, ils dépensaient des sommes considérables pour l'achat de tableaux, d'estampes, d'objets d'art et de livres. Aussi n'est-on pas étonné d'apprendre, par l'extrait d'un inventaire écrit de la main de la comtesse, que leur hôtel de la rue Caumartin contenait entre autres une bibliothèque se composant de 20 000 volumes (romans) et de 20 000 volumes précieux » (voir p. 168).

«Ce que devinrent ces riches collections à la mort de la comtesse en 1815, nous l'ignorons», nous dit M. Roulin. Mais on peut vraisemblablement supposer que ces livres passèrent aux mains de François Potocki, et qu'une partie d'entre eux arrivèrent à Oron. «La tradition veut que cette bibliothèque ait été achetée par Adolphe Gaiffe vers 1880, à Brody en Galicie, où les Potocki possédaient en effet un château et des terres. De là elle aurait été transportée directement des confins des Carpates au château d'Oron, et cette tradition s'appuie sur les affirmations du propre fils d'Adolphe Gaiffe qui devait être bien renseigné à ce sujet.» M. Henri Kissling, géomètre cantonal, qui n'a jamais cessé de s'intéresser à l'histoire et à la vie de la bibliothèque et qui a recueilli de la bouche même de M. Daniel Gaiffe une version semblable, confirme ces renseignements: M. Adolphe Gaiffe se rendit avec son fils en Pologne, partagea la bibliothèque avec un ami qui envoya sa part à Paris, tandis qu'il expédiait la sienne à Oron. Le tout fut chargé sur des traîneaux et conduit à destination d'une gare inconnue. D'après les livres de comptes de M. Adolphe Gaiffe, les caisses de livres ont été transportées de la gare d'Oron au château en mai 1883.

Mais il arriva un moment où M. Daniel Gaiffe, fils d'Adolphe, devenu propriétaire du château, dut en envisager la vente. Qu'allait-il advenir du vieux monument historique classé, le 7 janvier 1908, par décision du Conseil d'Etat? Serait-il acquis par quelque étranger insouciant de sa valeur, transformé maladroitement ou encore allait-il au-devant de la décrépitude et de

la ruine? Le 17 février 1932, M. Gaiffe offrait le château d'Oron, le mobilier, les collections et le domaine à l'Etat de Vaud pour le prix de 250 000 francs. Reconnaisant la valeur d'une telle proposition, les membres du Conseil d'Etat visitèrent le bâtiment le 11 octobre 1932 et quelques mois plus tard nommaient une commission d'experts chargée d'examiner la question. Dans l'exposé des motifs demandant au Conseil d'Etat d'accorder un crédit de 220 000 francs pour l'achat du château d'Oron, on lit: «Si l'Etat devenait possesseur de cette bibliothèque, il serait possible de retirer les volumes d'un intérêt actuel pour les déposer à la Bibliothèque cantonale à la disposition des lettrés et de les remplacer par des reliures du 17^e siècle. Avec les collections qu'il renferme, le château d'Oron forme un ensemble harmonieux dont l'intérêt est incontestable. Cette partie de notre patrimoine mérite d'être soigneusement conservée. Il serait extrêmement regrettable que ces collections se dispersent et sortent du pays.» Malheureusement le Grand Conseil refuse, dans sa séance du 5 juin 1934, d'entrer en matière sur le projet d'achat du château dont le Conseil d'Etat avait délibéré et qu'il avait adopté le 7 mai 1934. Le 11 juillet de la même année, l'«Association pour la conservation du château d'Oron» est fondée à Oron-la-Ville. Elle se donne pour tâche d'acquérir le château et son mobilier qui seraient ensuite remis à l'Etat de Vaud, d'acheter et de vendre les terrains détachés, propriété de M. Daniel Gaiffe. L'Association réunira des fonds de trois façons: par les cotisations de ses membres, par les dons et par le produit d'une loterie à organiser avec l'autorisation du Conseil d'Etat. Si l'on ne réussit pas à trouver la somme nécessaire à l'achat du château, il sera vendu au premier acquéreur, tandis que ses meubles, ses collections et sa bibliothèque seront dispersés à la vente aux enchères. On comprend qu'une telle éventualité ait ému l'opinion publique du canton de Vaud et particulièrement de la région

d'Oron. L'Etat, les communes et les particuliers répondirent à l'appel lancé par l'Association. Les membres du Grand Conseil abandonnèrent à son profit le jeton de présence d'une séance; la population du canton et même d'autres endroits fit bon accueil aux ventes de cartes et de gravures représentant le château ainsi qu'à la souscription. Mais ce fut la loterie qui connut le plus grand succès. Cinquante mille billets furent mis en vente pour le prix de cinq francs. Le tirage eut lieu le 1^{er} août 1936 dans la cour du château. Comme pour les loteries de ce genre, on avait prévu une certaine proportion de lots en espèces, plus ou moins importants, et aussi un gros lot de 25 000 francs.



Marque de l'éditeur, montrant l'arbre de la science, dans le volume des Essais de Montaigne, paru chez Edmé Cousterot, Paris 1652

Le 16 octobre 1936, l'acte d'achat du château et du mobilier est stipulé pour le prix de 140 000 francs, soit 110 000 francs de moins que la proposition initiale de M.

Gaiffe. Ce dernier est alors prié de quitter le château le 31 décembre au plus tard.

L'Association, son but atteint, est en mesure d'offrir le château d'Oron à l'Etat de Vaud afin qu'il se charge dans l'avenir de sa conservation. Mais dans sa séance du 10 mai 1938, par 99 voix contre 40, le Grand Conseil refuse la demande du Conseil d'Etat d'accepter le don proposé par l'Association. Cette dernière ne se décourage pas et décide de continuer sa tâche sous la présidence de M. le Conseiller d'Etat L. Rubattel, et d'entretenir le bâtiment historique dont elle a la charge désormais. C. B.-C.

Jamais en pénétrant dans la bibliothèque les visiteurs ne manquent de témoigner leur admiration à la vue des milliers de volumes qui tapissent les murs jusqu'au plafond (fig. 1). C'est en effet un spectacle impressionnant. A première vue, c'est uniquement l'harmonie des tons bruns et or des reliures qui frappe l'attention. Les plus belles de ces reliures sont naturellement dans les rayons à hauteur d'homme, notamment celles — rares hélas — signées par des relieurs connus comme Cimier (Collection du théâtre de Scribe). Les volumes des rayons supérieurs, pour beaucoup des romans, sont moins soignés, si parfois le dos est encore en peau, le tout est bien souvent en carton. D'autre part beaucoup d'entre eux, même parmi les plus jolis, sont percés de part en part. Ce n'est pas l'œuvre des vers (qui d'ailleurs ont aussi passé par là), car ces trous là sont trop grands, on dirait qu'ils ont été volontairement et systématiquement lardés de coups de sonde. Est-ce l'œuvre de douaniers trop consciencieux? Nous ne pouvons le savoir, et il est certain que ces livres ont beaucoup voyagé.

La bibliothèque est représentative de son époque, fin du XVIII^e et début du XIX^e siècles. Créée pour divertir plus que pour instruire, elle se compose avant tout de romans à la mode des années révolutionnaires, impériales et de la Restauration, achetés au

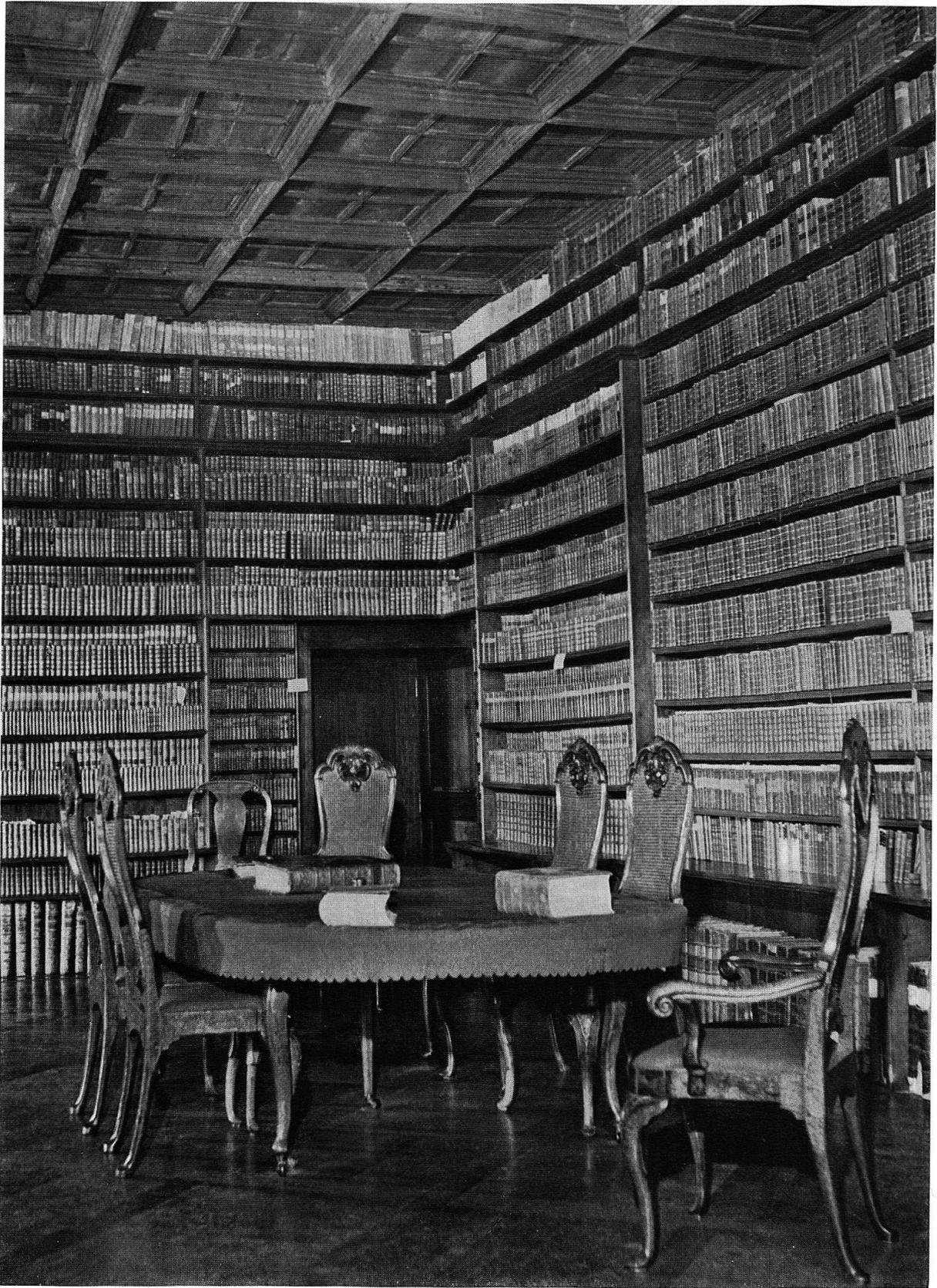
jour le jour sans beaucoup de discernement; ils forment la grande majorité du fonds, 9000 à 10000 volumes peut-être sur les 16000 environ que compte la bibliothèque. Citons parmi les auteurs préférés: Auguste Lafontaine, Pigault-Lebrun, Nougaret, Madame de Genlis, Madame Guénard déguisée sous tant de faux noms. Cette littérature, qui nous fait sourire aujourd'hui, ne présente plus qu'un intérêt documentaire. La plupart de ces romans figurent cependant en édition originale et beaucoup ne se trouvent même pas à la Bibliothèque nationale de Paris. C'est dire qu'ils présentent plus d'intérêt que l'on ne serait tenté de le croire au premier abord. Quelques ouvrages attirent plus particulièrement l'attention: un exemplaire de la *Clarisse Harlowe* de Richardson, illustré de planches de Chodowiecki de Berlin, plusieurs ouvrages en première édition de Madame de Souza, un recueil de contes d'Isabelle de Montolieu, paru à Genève et extrêmement rare, *Les soirées de Saint-Petersbourg* du comte Joseph de Maistre, *l'Histoire d'une Grecque moderne* de l'abbé Prévost, plusieurs nouvelles de Charles Nodier ainsi que des romans satiriques de Jean-Sébastien Mercier.

Si la plupart des écrits sont sortis des presses parisiennes, nombreux sont aussi ceux dont la page de titre porte Amsterdam, Bruxelles, Londres, La Haye, etc. et assez nombreux même les imprimés suisses, qu'ils soient lausannois, genevois, neuchâtelois, bernois, zurichois, bâlois ou de villes moins importantes. Citons parmi les imprimés vaudois: *Les six nouvelles* de Florian parues chez Heubach, *Les aventures de Caleb Williams*, de Godwin, imprimées par Hignou, *Carite et Polydore* de Jean-Jacques Barthélemy, parus simultanément à Paris et à Lausanne, *Les délassements poétiques* de Samuel Bridel, publiés par Lacombe, *Le temple de la mode* de Madame Monneron, paru chez Mourer, *Elise, ou le modèle des femmes* de Ch.-A. Fischer, édité par Hignou, *Les amants vertueux, ou lettres d'une jeune dame, écrites de la campagne à son amie à Londres* de l'abbé Hélaine. Mentionnons en

passant combien typique de l'époque est ce dernier titre. C'est en vain que l'on cherche à la Bibliothèque cantonale à Lausanne certains de ces ouvrages.

Il faut noter l'influence de l'étranger à la fin du XVIII^e siècle, celle de l'Allemagne et surtout celle de l'Angleterre. Combien de fois ne lit-on pas « traduit de l'anglais » ou « imité de l'anglais ». A tel point que si, souvent, l'indication est conforme à la vérité, souvent aussi l'auteur ne cherche qu'à attirer l'attention du lecteur et à mieux vendre son œuvre. Car on ne craint pas de tromper son public à cette époque, soit en omettant son nom, soit en usant d'un pseudonyme ou d'une simple initiale suivie de trois étoiles, soit tout simplement en écrivant sous le nom d'un tiers. On a également recours aux formules telles que: par l'auteur de ... ou bien: Mémoires de Cécile, écrits par elle-même; Manuscrit trouvé dans les papiers de Sir X...; Ouvrage traduit de l'arabe ... parfois même: de l'iroquois! L'ouvrage est volontiers dit « extraordinaire », « comme il y en a peu », « plus vrai que vraisemblable » ou, au contraire, « vraisemblable ». Partout se trahit le besoin du merveilleux, et nombreux sont les récits de fantômes, illustrés de planches suggestives, de souterrains, de machines infernales.

A côté de cette littérature purement romanesque qui occupe des panneaux entiers de la bibliothèque mais déborde malheureusement un peu partout, on trouve des ouvrages plus sérieux et tout d'abord des séries de classiques, œuvres de Plaute, Virgile, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Marivaux, et bien d'autres encore. Ces œuvres ne figurent qu'en des rééditions, souvent même dans les petites éditions stéréotypées Didot. On sait que la bibliothèque possédait des éditions originales d'auteurs de premier ordre. Elles furent vendues en 1904 avec d'autres ouvrages rares appartenant à la philosophie, à la morale, aux sciences naturelles, aux beaux-arts, par les successeurs d'Adolphe Gaiffe, comme on l'a vu plus haut. C'est ainsi que disparurent du



1 La salle de la bibliothèque, jadis salle des chevaliers, et son magnifique plafond à caissons



2 J.F. Marmontel: *Œuvres complètes*, Paris 1787: portrait de l'auteur, par Charles Etienne Gaucher



3 J.H. Sulzer: *Die Kennzeichen der Insekten*, Zurich 1761: frontispice d'après Rudolf Schellenberg



4 Bernard Regnault: *Botanique*, page de titre du tome 2, Paris 1774

château, selon M. Roulin, les premières éditions de l'*Ecole des femmes* et d'*Athalie*, l'édition originale d'*Atala*, du *Voyage autour de ma chambre* (Turin et Lausanne), du *Théâtre de Clara Gazul*, des *Contes* de Perrault. Ces lacunes se font gravement sentir, rompant l'harmonie du tout. Quelques grands demeurent encore, mais se voient tristement représentés par des œuvres en mauvais état ou incomplètes: telle une édition de Molière de 1694 dont seuls les tomes 1 et 3 subsistent, ou une édition des œuvres complètes de Rousseau datée de 1782 et représentée en tout et pour tout par le tome second. Mentionnons toutefois une édition originale des œuvres de Marmontel (2) parue à Paris en 17 volumes et datée de 1787, et une édition de 1652 des *Essais* de Montaigne en très bon état de conservation. Si les précieux Molière et Chateaubriand ont quitté les rayons, Poisson, Dancourt, Duclos, Champfort, De La Chaussée, Crébillon, les remplacent abondamment, ainsi qu'un grand nombre d'auteurs inconnus aujourd'hui. On distingue également quelques ouvrages d'histoire littéraire, *L'art de vérifier les dates* par exemple et un certain nombre de catalogues et de bibliographies. Dans les rayons inférieurs, dans les grands formats, les dictionnaires de Bayle et de Moréri et *La Grande Encyclopédie* de Diderot avec tous ses suppléments et en excellent état. Parmi les ouvrages intéressants, citons encore un exemplaire mal conservé des *Tableaux de la Suisse* de Zurlauben, et l'*Abrégé de la grammaire française* de Pierre Restaut, imprimé à Moudon. Les grammaires sont d'ailleurs assez bien représentées: les *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française* du même Pierre Restaut et la fameuse grammaire dite de Port Royal d'Arnauld et Lancelot.

L'histoire est également à l'honneur: si les ouvrages d'histoire suisse et d'histoire générale sont rares, l'histoire française est largement représentée, du moins pour les XVIII^e et XIX^e siècles. Citons à ce propos les *Mémoires historiques sur la guerre que les François ont soutenue en Allemagne depuis 1757*

jusqu'en 1762 de Bourcet, que Querard indique comme fort rares. Innombrables sont les ouvrages sur la Révolution et sur ses chefs; beaucoup appartiennent à la Collection des ouvrages relatifs à la Révolution française. Napoléon suscite également une très abondante littérature qui ne laisse aucun doute quant aux relations étroites existant entre la France et la Pologne à l'époque. Les ouvrages d'admirateurs côtoient ceux de Charles Doris et autres écrivains résolument ennemis de Napoléon et facilement reconnaissables à ce qu'ils parlent toujours de Buonaparte.

La pièce maîtresse de la bibliothèque est une œuvre historique merveilleusement illustrée: la version latine de la *Chronique du monde* (1493) de Hartmann Schedel, seule incunable à Oron.

Rares sont en revanche les ouvrages de droit, de philosophie et de beaux-arts, tandis que la théologie occupe une place importante; ici et là subsistent encore quelques vestiges de la riche collection des principales œuvres des réformateurs français qu'Adolphe Gaiffe avait pris soin de constituer, comme nous l'apprend la préface au Catalogue de la Bibliothèque de feu Ernest Strœhlin. Citons *L'examen de soy-même pour bien se préparer à la communion*, de J. Claude, ministre du S. Evangile, *La manière de bien sanctifier le jour du dimanche* édité à Genève chez Cramer et Pérachon en 1694, le *Dictionnaire en théologie contenant entière déclaration des mots, phrases et manières de parler de la Sainte Ecriture tant du Vieil que du Nouveau Testament* également de Genève, chez Crespin en 1560, et enfin l'*Allgemeines Kirchenrecht der Protestanten* de J. L. Mosheim.

Les sciences aussi sont l'objet d'un intérêt considérable: sciences naturelles, représentées par l'un des plus charmants ouvrages de la bibliothèque: *Die Kennzeichen der Insekten* de J. H. Sulzer, illustré de fines gravures aux couleurs délicates (fig. 3). Mentionnons aussi les trois beaux volumes de *La botanique* de Regnault, en bon état de conservation (fig. 4), et le *Thierbuch* de Conrad Gessner.



D. Chodowiec del. & sc.

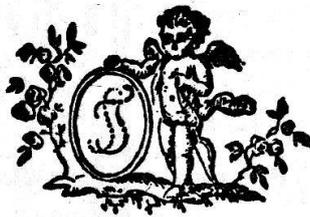
COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME SECOND.

Contenant les ouvrages de
Politique.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

J.-J. Rousseau: Collection complète des œuvres, tome second, Genève 1782

Toujours dans les sciences, les mathématiques, la mécanique, les sciences appliquées et enfin la médecine. Notons en passant un ouvrage de comptabilité édité à Vevey en 1786, *L'art de tenir les livres* de Jean Jacques Imhoof. Rattachées enfin aux sciences, les sciences occultes, très à la mode à l'époque et auxquelles nous savons que la famille Potocki s'est intéressée. Nous tenons à le mentionner, puisque des rapports quelque peu directs sont si difficiles à établir entre la bibliothèque et la famille à laquelle elle a appartenu. Nous le regrettons vivement et aurions aimé acquérir peu à peu, grâce aux livres, quelques lumières de plus sur les Potocki qui nous paraissent si lointains. Hélas, rien ne nous apprend quels ont été les goûts particuliers, les talents et les passe-temps de ces nobles Polonais et rien ne nous suggère qu'un ouvrage a été acquis par tel membre de la famille plutôt que par tel autre. Les ex-libris ne peuvent même pas être une indication, car seul François en possède et il a dû mettre les siens dans les volumes que ses parents déjà avaient acquis.

La bibliothèque n'en demeure pas moins unique en son genre. Où trouver ailleurs un ensemble de livres de cette époque aussi complet et aussi caractéristique? Il suffit de consulter un instant le catalogue pour réaliser combien sa littérature diffère de celle des bibliothèques habituelles. Jamais l'on n'a rencontré collection aussi dense de romans frivoles et satiriques, tant de dates révolutionnaires et tant de titres invraisemblables. Il semble presque que l'on a devant soi un catalogue de libraire de l'an 1830, catalogue de livres d'un genre facile puisque la bibliothèque représente le champ d'intérêt d'un homme ou d'une femme du monde qui lit non pas ce qui attire le savant mais ce que la mode dicte de lire. Nous avons là, comme si elle respirait encore, l'atmosphère intellectuelle qui entourait le dandy d'alors.

C. W.-B.

(Extraits d'un travail de diplôme présenté le 18 mai 1951 à l'École de bibliothécaires à Genève; il contient aussi des études par Mireille Augsburgier et June Rossier.)

GERT A. ZISCHKA (SCHAFFHAUSEN)

DER VORGANG DES SCHREIBENS UND LESENS IM MITTELALTER

Pergament, der Schreibstoff des Mittelalters, und die Kielfeder als Schreibgerät haben eine eigene, nur vom Material her zu verstehende Schreibtechnik entwickelt.

«Scribere qui nescit, nullum putat esse laborem:

Tres digiti scribunt totum corpusque laborat¹.»

¹ Zit. nach W. Wattenbach: Das Schriftwesen im Mittelalter, ³1896, S. 284.

Die in diesem Zitat überlieferte und das ganze Mittelalter über verbreitete Schreibhaltung mit drei Schreibfingern und zwei Stützfingern hat schon mehrfach zu Deutungen Anlaß gegeben, ohne daß man je versucht hätte, mit Hilfe des Experimentes die Gründe für diese unbequeme und ermüdende Handhaltung zu ermitteln. Wenn man von Symboldeutungen aus der Dreiheit der Finger absehen will, beschränkte man sich meist auf die Feststellung der Tat-